

Le Petit Journal

Le Petit Journal

CHACUN JOUR — 6 PAGES — 5 CENTIMES

Administration : 61, rue Lafayette

Les manuscrits ne sont pas rendus

Vingtième Année

5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENTIMES

ABONNEMENTS

Le Petit Journal agricole, 5 cent. — La Mode du Petit Journal, 10 cent.

Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SIX MOIS UN AN

SEINE et SEINE-ET-OISE... 2 fr. 3 fr. 50

DÉPARTEMENTS... 2 fr. 4 fr. 50

ÉTRANGER... 2 50 5 fr. 50

DIMANCHE 14 FÉVRIER 1909

Numéro 952



UNE GARDE-BARRIÈRE VICTIME DE SON DEVOUEMENT

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

UNE GARDE-BARRIÈRE

VICTIME DE SON DÉVOUEMENT

Le rapide de la Côte d'Azur, allant sur Marseille, a tué, ces jours derniers, deux personnes au passage à niveau de Saint-Fons.

La première victime est un vieillard âgé de quatre-vingt-treize ans, qui, bien que les barrières fussent fermées, s'était imprudemment engagé sur la voie en empruntant un portillon réservé aux piétons.

La garde-barrière, Mme Clément, consciente du danger, se porta au secours du nonagénaire, mais son courage ne trouva pas sa récompense, car elle aussi fut happée par le rapide qui unit dans la mort l'imprudent et la courageuse femme.

Depuis vingt ans qu'elle était en fonctions, Mme Clément avait plusieurs fois, au péril de sa vie, sauvé des personnes dans les mêmes conditions.

ATROCE VENDETTA

Après avoir à demi assommé son ennemi, un misérable l'arrose de pétrole et tente de le brûler vif.

Deux habitants de la petite commune d'Oggebbio, les nommés Ignace Micotti et Edouard Francini, s'étaient juré une haine mortelle pour une affaire qui date de trois ans.

A cette époque, Francini ayant blessé dans une rixe Micotti, fut condamné à quatre mois de prison et à 400 francs de dommages-intérêts.

Il purgea sa peine, mais quant à payer l'indemnité il s'y refusa obstinément, ce qui donna lieu à de nouvelles querelles. Ces jours-ci, au cours d'une de ces altercations périodiques, Francini asséna sur le crâne de Micotti un coup de gourdin qui l'abattit. Voyant sa victime inanimée sur le sol, Francini sortit de sa poche une bouteille de pétrole, arrosa le pauvre homme et l'alluma. Les flammes firent revenir à lui le pauvre Micotti qui se mit à hurler de douleur. Les cris attirèrent des passants : on étouffa les flammes et on porta Micotti à l'hôpital, où on lui prodigua les soins nécessaires.

Francini a été arrêté le soir même par les carabiniers.

VARIÉTÉ

Le prestige du comédien

A propos de la mort de Coquelin. — Le préjugé contre les gens de théâtre. — Jactance de Baron. — Cabotinisme d'autrefois. — La noblesse et les comédiens. — Les acteurs décorés. — Comment Coquelin répondit à une diatribe. — La dignité du comédien.

L'émotion soulevée ces temps derniers par la mort de Coquelin est un témoignage éclatant du prestige dont jouissent vis-à-vis de l'opinion publique les hommes et les choses de théâtre.

J'ai entendu des moralistes sévères se plaindre à ce propos de la légèreté de nos mœurs et accuser notre époque.

— Comment ! disaient-ils, un comédien disparaît et sa mort prend les proportions d'un événement sensationnel, d'un deuil quasi-national. En quel temps vivons-nous ? Et cet intérêt que la foule témoigne à tout ce qui touche les spectacles et l'art du comédien n'est-il pas un signe de décadence ?

Eh bien, les moralistes sévères se trompaient. D'abord, Coquelin n'était pas seulement un comédien de talent, c'était un grand artiste, un des plus grands qu'ait produits la scène française et l'un des plus illustres de ce temps. Or, j'estime avec Alphonse Karr, qu'il n'est pas juste de faire des catégories entre les professions et que l'estime publique doit être égale pour tout homme qui est le premier dans son métier ou dans son art.

En outre, Coquelin fut un bienfaiteur de sa profession. Il a donné sans compter son talent et sa fortune pour sauver de la misère ses camarades malheureux.

Enfin, il n'est pas juste d'accuser ce temps-ci d'une sympathie morbide pour les gens et les choses de théâtre. Il en fut ainsi de tous temps, même à l'époque où d'un commun accord, l'autorité religieuse et l'autorité civile faisaient peser sur l'état du comédien le même préjugé de mésestime... Il semble que l'opinion publique, en se passionnant pour les choses du théâtre et en se prenant parfois d'un amour exagéré pour les interprètes de la scène, ait voulu les venger de ce traitement injuste.

Ce préjugé contre les comédiens nous vient de Rome. Il y a tantôt deux mille ans d'existence... Rien d'étonnant qu'il soit si dur à déraciner. Car, en dépit de l'instruction, des progrès de la morale, on ne saurait affirmer qu'il ait aujourd'hui complètement disparu.

Au temps jadis, tout conspirait contre les comédiens : l'Eglise les frappait dans ses conciles ; les Parlements se montraient

contre eux d'une excessive sévérité. La royauté, tout en les encourageant, les tenait sous la tutelle étroite des gentilhommes de la Chambre. A la moindre incartade, au plus petit manquement à ses devoirs, le comédien voyait arriver un exempt porteur d'une lettre de cachet, et chargé de le mener en prison sans autre forme de procès. Les plus illustres furent victimes de ces abus du bon plaisir. Mlle Clairon, Le Kain, à l'époque de leurs plus grands succès, furent menés au For-l'Évêque pour des peccadilles.

On a accusé l'Eglise d'avoir entretenu si longtemps ce parti-pris odieux contre une classe d'artistes. Mais l'autorité civile ne fut pas moins cruelle que l'autorité ecclésiastique.

Celle-ci excommunia les comédiens et leur refusa les sacrements. Elle refuse une sépulture à Molière ; elle fait jeter les restes d'Adrienne Lecouvreur aux berges de la Seine ; elle repousse la requête de Talma qui veut se marier à l'église... Mais celle-là ne fait pas mieux. Par l'état de dépendance où elle tient les comédiens, par la suspicion dont elle use à leur égard, elle s'efforce d'entretenir dans les masses un esprit de dénigrement et de mépris contre les interprètes de l'art dramatique français.

Mais l'opinion s'élève souvent contre ce parti-pris, surtout l'opinion des gens du monde. Ces mêmes comédiens que l'Eglise réprouve et que la loi traite en parias trouvent parfois une place des plus importantes dans la société. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on voit des membres de la noblesse monter sur les planches avec eux ; on voit des acteurs de l'Opéra et de la Comédie-Française frayer d'égal à égal avec les plus grands noms de France.

Baron, comédien illustre, sorti de la plus mince condition, puisqu'il figurait chez un baladin de la foire quand Molière l'attacha à sa troupe, Baron affiche la plus impudente familiarité vis-à-vis des plus grands seigneurs et même des princes du sang. C'est lui qui disait que les comédiens devraient être élevés sur les genoux des reines. Et il ajoutait, en parlant modestement de lui-même : « Tous les cent ans on peut voir un César, mais il en faut deux mille pour produire un Baron, et, depuis Roscius, je ne connais que moi ».

La faveur dont les comédiens jouissent auprès de la noblesse exaspère les auteurs qui tentent de réagir contre ces adulations. Collé qui, cependant, a besoin des comédiens pour jouer ses pièces, ne les ménage pas :

« Il faut convenir, dit-il, que le mépris que l'on a pour un histrion est assez bien fondé sur la bassesse d'une profession, ou plutôt d'un métier dans lequel l'homme qui l'exerce est obligé de me faire rire pour mon argent ».

Mais ces rappels du préjugé séculaire qui frappe les comédiens n'ont d'effet que sur l'esprit de la petite bourgeoisie ; le beau monde continue de s'engouer pour les princes et les princesses de la scène. La presse d'alors, autant que celle d'aujourd'hui s'occupe de leurs moindres faits et gestes. Un libelliste du temps raille cette furie de publicité théâtrale et cette passion pour les gens de théâtre.

« Les affaires de l'Etat, dit-il, n'occupent jamais tant d'imprimeurs, de colporteurs et de lecteurs... Il y a cinquante ans, on rendait encore justice au métier de comédien : on le méprisait. Aujourd'hui, c'est un état brillant dans le monde : un acteur est un homme de conséquence, ses talents sont précieux, ses fonctions glorieuses, son ton imposant, son air avantageux ; on est trop heureux de l'avoir, on se l'arrache... »

Et cette critique n'a rien d'exagéré. Les comédiens et les comédiennes exercent sur les gens du monde un véritable prestige. On les invite dans les salons les plus illustres : il n'est point de fêtes sans eux. Adrienne Lecouvreur se plaint de ne pouvoir vivre tranquille, tant les duchesses la poursuivent de leurs invitations et de leurs assiduités. On les comble de cadeaux. Le roi leur accorde des pensions sur sa cassette. Les plus grands seigneurs suivent cet exemple. Le prince de Condé donne dans une année, cinquante mille livres à la troupe du Théâtre Français. On leur offre des costumes du plus haut prix. Le duc de Richelieu fait cadeau un jour au comédien Molé d'un habit de dix mille livres ; un autre grand seigneur envoie à Fleury un costume qu'il n'a porté qu'une fois et qui vaut dix-huit mille livres. Mlle Raucourt, à ses débuts au Théâtre Français reçoit de toutes les dames de la cour des robes magnifiques qu'elles avaient portées aux fêtes du mariage du Dauphin. Ce sont-là, cadeaux qui impliqueraient aujourd'hui une idée de charité, mais qui, en ce temps-là, n'avaient point cette signification, et qui témoignaient, au contraire, de sympathie et d'estime de la part des donateurs pour le bénéficiaire.

Vit-on jamais reine plus puissante et plus fêtée que Mlle Clairon ?... Les plus grandes dames se glorifiaient d'être ses amies ; Voltaire la célébrait en vers ; ses fanatiques avaient fait frapper une médaille à son effigie et ils s'en décoraient publiquement.

« Son portrait, dans le rôle de Médée, peint par Carle Vanloo fut gravé aux frais du roi et l'on s'en arracha les exemplaires.

M. Gaston Maugras dans son livre si curieux sur les « Comédiens hors la loi », rapporte que « Paris était inondé d'épîtres,

d'odes, de stances à la gloire de l'actrice, et que ses admirateurs, désireux de transmettre à la postérité un monument durable de leur enthousiasme, firent composer un recueil de tout ce qui avait été écrit et fait en son honneur ».

Qu'est-ce que l'intérêt qu'on porte aujourd'hui aux auteurs célèbres, auprès de ces adulations sans fin ?...

Un tel engouement devait fatalement tourner la tête aux comédiens. Ils en vinrent à concevoir la plus haute idée de leur état et se rendirent bientôt insupportables par leur morgue et leur fatuité. On ferait un volume des traits de vanité des acteurs d'autrefois. Ces messieurs et ces dames du Théâtre Français ne veulent plus qu'on parle de leur « troupe » ; il faut dire la « compagnie ». Les auteurs supportent surtout l'assaut de cet orgueil professionnel. Mlle Clairon déclare que « lorsqu'un auteur a fini sa pièce, il n'a fait que le plus facile ». Molé se plaint publiquement que ces messieurs les poètes encombrant son antichambre. Un autre comédien les appelle dédaigneusement « insectes du Parnasse ».

Mlle Lemaire, de l'Opéra, priée de chanter à la Cour pour les fêtes du mariage du Dauphin impose comme condition qu'un carrosse du roi viendra la prendre à son domicile pour la conduire à Versailles et qu'un gentilhomme de la Chambre l'accompagnera à l'aller et au retour. Il fallut passer par ses exigences. Et lorsque la cantatrice traversa Paris dans ce superbe équipage, en considérant la foule qui se pressait sur son passage, elle eut ce cri de vanité naïve :

— Mon Dieu ! que je voudrais être à l'une de ces fenêtres pour me voir passer !...

Des comédiens allèrent même jusqu'à demander la croix de Saint-Louis. Mais on la leur refusa. On sait que ce ne fut guère que vers le milieu du XIX^e siècle qu'on accorda des décorations aux comédiens. Encore, les premiers acteurs décorés le furent-ils non comme comédiens, mais comme fonctionnaires, comme professeurs au Conservatoire. On trouva même parfois de singuliers prétextes pour les décorer : c'est comme mutualiste que Coquelin cadet fut, il y a quelques années, nommé officier de la Légion d'honneur.

Mais le préjugé vécut longtemps. Napoléon I^{er} lui-même n'osa pas le combattre, et nul n'ignore que malgré toute l'estime et toute l'amitié qu'il avait pour Talma, le grand tragédien, ne fut jamais décoré.

Aujourd'hui, le prestige du comédien a triomphé de cette dernière injustice. On décore les acteurs de talent et on fait bien. Le comédien n'est plus hors la loi civile ni hors la loi de l'Eglise. Le bon sens public et l'éducation ont fait justice du préjugé qui si longtemps, l'a poursuivi. Coquelin se glorifiait justement — et il en glorifiait sa profession — d'avoir été reçu, au cours de ses tournées, par des souverains. Il n'était pas moins fier d'avoir été l'ami de Gambetta. C'était encore sa fierté, d'avoir vu le président de la République inaugurer la maison de retraite qu'il avait bâtie pour ses vieux camarades, la chère maison où il est mort et où il dort son dernier sommeil.

Il y a quelque vingt-cinq ans, un écrivain qui, d'ailleurs, a changé d'avis depuis et a fait de plates excuses aux comédiens, avait, dans un article aussi injuste que retentissant, repris tous les arguments tant de fois ressassés contre la profession des gens de théâtre. Il reprochait en termes virulents au comédien de « s'être emparé de toute la vie sociale ».

« Ce n'est point assez, disait-il, de la popularité dont on l'honore, des richesses dont on le gorgé. En échange des mépris anciens, on lui rend les honneurs nationaux, et nous en sommes venus à un tel point d'irrémissible abaissement que, marchant la récompense à de vrais courages et à de sublimes dévouements, nous attachons la croix sur la poitrine de ce pitre, dont le métier est de recevoir tous les soirs sur la scène des coups de pied et des gifles !... »

L'article entier était conçu dans cet esprit de diatribe. L'auteur définissait le comédien « un être inférieur et un réprouvé par la nature même de son métier ». Il lui reprochait d'avoir fait « l'abdication de sa qualité d'homme », et de n'avoir plus ni sa personnalité, ni sa forme physique, ni même « ce que les plus pauvres ont, la propriété du visage ». Bien mieux, il stigmatisait le comédien étudiant ou notant sur lui-même ou sur les siens les effets de la souffrance morale, de la maladie ou de la vieillesse, et il l'accusait de déshonorer « ces choses respectables et saintes ».

Et il concluait, indigné :

« Voilà ce qu'il appelle son art, ce métier horrible et honteux... »

A ces outrages, ce fut Coquelin qui répondit au nom de ses camarades. Et il répondit avec un bon sens, une bonne humeur, un sang-froid et un bonheur d'expression qui assurèrent la déroute de l'adversaire. L'homme d'esprit, dans l'occurrence, ce fut le comédien et non l'écrivain.

« Le comédien, déclara Coquelin, ne demande pas une place d'honneur dans la société. Il réclame le droit commun, voilà tout. Le droit, en travaillant beaucoup, de gagner sa vie, d'élever sa famille et de préserver son nom de l'insulte. Il exerce un art difficile... un art qui exige beaucoup de sacrifices... Ces sacrifices, le comédien ne s'en plaint pas ; mais on n'a pas le droit le but en étant honorable, d'en tirer

argument pour décréter sa déchéance... »

« Quel que soit le costume, ajoutait-il, le cœur reste entier dessous ; le cœur à quoi rien d'humain n'est étranger. Quand nous pleurerions, dans cent rôles, toutes les larmes des autres, cela ne nous empêche pas d'avoir les nôtres aussi, réelles et saignantes, respectables, par conséquent. Nous enterrons nos parents comme tout le monde et nous aimons nos enfants comme tout le monde. Enfin, comme tout le monde, nous avons notre dignité, et le frottement de Molière ou de Corneille ne la diminue pas... »

Il m'a semblé intéressant de reproduire en terminant ces quelques lignes très oubliées, où sont résumés les meilleurs arguments pour la défense des comédiens contre le plus ridicule et le plus odieux des préjugés.

L'homme qui les écrivit eût pu parler du prestige du comédien, car personne plus que lui ne l'exerça ce prestige, sur le public. Il préféra plaider au nom de sa dignité. Et il en avait le droit, car personne plus que lui ne contribua par le talent autant que par le caractère, à honorer sa profession et à glorifier son art.

ERNEST LAUT.

LA SEMAINE FANTAISISTE

LE SISMOGRAPHE

Connaissez-vous le sismographe ?

C'est un appareil épatant

Où sert, ma foi, de temps en temps...

Quand il ne commet pas de gaffes.

Un appareil miraculeux

Tenant presque du merveilleux

Tant ses effets nous déconcertent,

Un appareil tout nouveau, certes,

Et, pour finir, un appareil

Qui vraiment n'a pas son pareil.

Mais, me direz-vous, hommes sages,

De ce machin quel est l'usage ?

Fait-il la pluie ou le beau temps ?

Dit-il au moins, quand ils sont proches ?

Son poids est-il très important ?

Peut-on le porter dans sa poche ?

De grâce, laissez-moi souffler.

Rien ne sert de nous emballer

Puisque je suis là, je suppose

Afin de vous conter la chose.

Or donc, apprenez tout d'abord

Que cet appareil, rare encor,

Est cher aux savants solitaires.

Il leur fait connaître avec soin

Les moindres tremblements de terre

Qui se produisent, même loin.

A la « plus petite secousse »

Il entre en branle, il se tremousse

Et, devant les regards surpris,

Il enregistre par écrit

Que, là-bas, au fond des Antilles,

Sur les côtes du vieux Japon,

Au pays brumeux des Lapons,

En Turquie ou bien à Manille,

L'écorce du monde a frémi.

Ainsi qu'un lion endormi

Qui se réveille, qui s'ébroue

Sur le sable chaud du désert

Et qui, d'un long frisson secoue

Les puces dont il est couvert

Autour du muffle et de l'échine.

Je suis fort épris des machines :

— Demandez-le à mes amis ! —

Ces temps-ci, je fis donc emplette

D'une installation complète

De sismographe et je le mis

Dans le creux profond d'une armoire

D'une chambre muette et noire.

Sur ce, je partis pour huit jours

En voyage. Raison d'affaires.

Et, quand je n'eus plus rien à faire,

Aussitôt chez moi de retour,

Je courus à mon sismographe.

Ah ! qu'aperçus-je, épouvanté ?

Sur le papier, des quantités

De traits confus, de pataraphes

Indiquaient, à n'en pas douter,

Que d'affreux tremblements de terre

Avaient ravagé, dévasté

La surface des hémisphères.

J'en demeurai tout interdit.

Les journaux n'en ayant rien dit.

Mais, le doute prenant mon âme

Devant des faits si discordants,

J'appelai ma concierge, femme

A l'esprit saccadé et prudent.

Je lui dis la chose étonnante.

— Ma foi, dit-elle, souriante,

Votre appareil est excellent,

Ni trop rapide, ni trop lent,

En tout point exact et fidèle.

Des catastrophes, Dieu merci !

Il n'eut pas à prendre souci

Puisqu'on n'eut point à souffrir d'elles ;

Mais — voilà le mot du rébus —

Devant la maison, l'autobus,

Toutes les cinq minutes, passe

Et c'est ces affreux tremblements

Que l'appareil, soigneusement,

A notés à travers l'espace !

CLAUDIN.

Une Histoire Vraie

Pendant que les médecins essayaient d'extraire la balle, j'entrai dans le petit salon où Jean de Noirmoutiers, la veille, avait pris ses dispositions et réglé ses affaires avant le duel.

Un grand soleil tout frais, tout reluisant de s'être lavé dans la mer, entra par les fenêtres ouvertes, en même temps qu'une odeur de roses, d'arbres, de montagne ; sous les fenêtres, les quatre petits chevaux d'une calèche de promenade secouaient les vifs trémolos de leur sonnailles. Il devait être neuf heures du matin. La rencontre avait eu lieu à l'aube.

Des gémissements, des plaintes tantôt sourdes, tantôt aiguës, venaient de la pièce voisine, retournaient mon cœur d'uneangoisse poignante ; pour tromper l'inutilité,

l'imbécillité de mon attente, j'étais à travers la pièce, touchant aux bibelots, maniant les cravaches, les sticks, tous les objets de vie chers à cet être qui luttait en ce moment contre la mort. Mais, sur la table, une enveloppe placée en évidence, faite pour attirer mon attention, frappait enfin mes yeux : la grosse écriture, épaisse et carrée, de Jean y avait tracé mon nom :

MONSIEUR ROBERT SERVAT

Était-ce une recommandation dernière, en cas de mort ? Non, aucune autre indication.

J'ouvris et je lus ce qui suit, daté de la veille, de Biarritz, le 15 octobre :

Mon cher ami,

Voilà pourquoi je vais me battre demain matin avec M. A.-J. Frenon : tu t'es mis à ma disposition pour cette affaire sans me demander d'explication, tout étrange qu'elle parût au premier abord. Cette explication, je la dois quoi qu'il arrive, et la voici :

Il y a trois mois, tu le sais, j'ai loué un appartement à Paris avec l'intention de m'installer, de renoncer à mon existence de voyage, de me marier peut-être. Je t'ai parlé, je crois, de Mlle Marthe L., que j'avais connue à Pondichéry, et retrouvée en France : enfin, je voulais arranger, fixer ma vie.

La maison que j'avais choisie était gaie, claire, pas tout à fait neuve, sans être vieille : une maison ordinaire. Mon appartement, au second, confortable, agréable... ordinaire. Tout dans cette histoire est ordinaire, banal, tout... excepté le mystère tragique que nul ne résoudra jamais.

Je m'installai au commencement de l'été, très content, très ravi d'être enfin chez moi, « dans mes meubles ». Quand on revient de l'Afrique et de l'Inde on sent mieux ces joies-là qu'un autre. Je me mis à vivre, à vivre doucement : c'est étonnant comme on se donne du mal, comme on va chercher midi à quatorze heures, pour arriver à ce résultat si simple ! J'avais fait le tour du monde uniquement pour trouver délicieuse ma promenade du matin, dans l'avenue du Bois.

C'est en revenant d'une de ces promenades que m'arriva la première histoire, l'avertissement initial, peut-être.

Il est midi : un peu en retard pour mon déjeuner, j'ouvre vivement moi-même ma porte avec ma clef et j'entre dans mon cabinet de travail : j'aperçois un homme assis à ma table, me tournant le dos, penché comme quelqu'un qui écrit : je m'arrête, pas même surpris, — j'avais cru que c'était toi. — L'homme... l'être se retourne, je vois des yeux bleus, très clairs, très doux, très impérieux, un nez droit, une barbe rousse, une de ces figures anglo-saxonnes qui rappellent certaines physionomies de la statuaire grecque : une tête d'olympien animée par les yeux et par l'expression d'un Sarmate.

Je m'avance, ayant à la bouche l'interrogation :

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ?

— Plus rien, mon fauteuil vide, mon cabinet désert, la vision évaporée, évanouie. Je crus à une hallucination, à un étourdissement, j'oubliai très vite. A chaque instant, autour de nous, il se produit des faits analogues que nous ne voulons pas voir, auxquels nous ne voulons pas réfléchir.

Pourtant, à la place où il s'était assis, sur le papier blanc de mon bureau, il y avait ces mots tracés d'une écriture illisible et nette, ces mots que j'ai pu déchiffrer seulement depuis avant-hier : A.-J. Frenon.

Huit jours après, je croisais le même individu, le même spectre, à minuit, à la lueur du gaz, dans mon vestibule. Il disparaissait de même que la première fois, brusquement, comme une lueur qu'on souffle ; alors, il devint mon hôte, un hôte terrible, affolant dans la simplicité même de sa manifestation. A chaque instant il passait, se mouvait comme chez lui, habitué si réel, que chaque fois je m'élançais pour l'atteindre, pour le toucher... pour le voir

s'évanouir, s'annuler ainsi qu'une bulle de savon qui creève.

Je fis une enquête sur les précédents locataires de mon appartement ; aussi loin qu'on remontait, c'était une suite de bourgeois paisibles, partis naturellement, sans drame, sans crime. Je recherchai au fond de mes souvenirs si quelque humain, mort depuis, avait eu, jadis, une raison de me haïr, de se venger. J'avais fini par admettre les idées spirites, j'avais de bonnes raisons pour cela. Je ne me rappelai rien.

Rien... rien que ce fait si insignifiant, si perdu dans ma mémoire, si lointain qu'il avait failli le hasard d'une conversation avec Marthe — Marthe devenue ma fiancée — pour me rappeler l'anecdote de ce fakir voilé qui, sur les marches du temple, dans une allée du Viseur, l'avait considérée un jour si étrangement, si impudemment ; d'une cinglée de badine, j'avais écarté le drôle dont les yeux luisaient sous le lin... Mais quel rapport avec ce fantôme, plutôt britannique, dans un tranquille deuxième de la rue Pierre-Charron ?

Tu connais mon éducation religieuse, mes idées chrétiennes ; sans fausse honte, j'allai consulter un prêtre, qui a été mon directeur, et en qui j'ai la plus grande confiance. Il m'écouta attentivement, pensivement, puis me dit :

— Mon cher enfant, en ces sortes de cas nous sommes très embarrassés. Notre foi n'admet pas facilement des faits de cet ordre et cependant la Sainte Ecriture en fournit de nombreux exemples : le seul, le vrai, le bon conseil que je peux vous donner, c'est de quitter cette maison au plus tôt. Votre fiancée, Mlle Marthe L., est partie pour la côte basque, rejoignez-la, ne craignez pas de fuir devant l'ennemi, c'est le plus sûr moyen d'en triompher. Partez, partez tout de suite et mariez-vous là-bas. Si vraiment vous êtes le jouet et la victime d'un esprit de ténèbres, au moins vous serez deux pour prier et pour vous défendre contre lui. — Mais ne restez pas dans cette maison, croyez-moi.

Le lendemain, je prenais le Sud-Express pour Biarritz.

Or, au moment où, mon installation faite dans le sleeping, j'entraîs dans le wagon-restaurant pour dîner, je vis distinctement, assis à la table que j'avais retenue, qui était marquée d'une de mes cartes de visite, je vis... mon inconnu noux de Paris.

C'était lui, bien lui : les mêmes regards de velours et d'acier, la même flamme soyeuse de barbe, le même air de hauteur et d'ironie. Cette fois encore, je m'avançai, je me jetai sur lui, étendant les mains pour saisir une vapeur, le vide, le néant... Mais je touchais un tissu d'étoffe, des membres, un corps vivant soudain dressé... nos poings se choquèrent avant de frapper nos faces...

On crut à une dispute de place, on nous sépara ; mais nous avions échangé nos défis.

Je me bats demain avec J.-A. Frenon ; avec — je le jure — l'inconnu, le fantôme, l'être mystérieux de la rue Pierre-Charron.

La lettre me tomba des mains ; aux gémissements, aux plaintes de tout à l'heure, un silence effrayant succédait.

Puis je vis la porte de la chambre lentement s'ouvrir et la religieuse parut sur le seuil, face pâle entre ses voiles blancs !

— L'opération n'a pas réussi. — Oh ! c'est fini, Monsieur, il a cessé de souffrir !

J'ai fait chercher dans Biarritz et aux alentours J.-A. Frenon, esq. — Nulle trace : évanoui, disparu.

Mais je ne puis m'empêcher de penser et de croire que là-bas, sur les marches d'un temple à Viseur, le corps engourdi d'un fakir reprend lentement en ce moment l'animation et la vie, s'unifie de nouveau avec l'extériorisation puissante de vengeance et de jalousie projetée pour le meurtre de mon pauvre ami, du noble et chevaleresque Jean de Noirmoutiers.

FRANÇOIS DE NION.

Le dernier feuillet

— Je te répète que tu t'alarmes à tort, mon enfant. Je ne suis pas si malade que tu le crois, certes ! Dans quelques mois, avec beaucoup de repos et un peu de soins, il n'y paraîtra plus.

— Soit ! fit Georges, j'aurai le plaisir de contrôler les progrès de cette guérison que tu es si rapide.

— Taratata ! répliqua Mme Nony avec un sourire maternellement railleur, je n'ai nul besoin d'un grand garçon qui passerait son temps à me morigéner du matin au soir, à m'imposer des diètes continuelles, à têter mon poulx vingt fois par jour... Tu avais formé le projet d'aller passer l'hiver dans un ermitage des Vosges... Vas-y !... Un jeune et déjà brillant romancier comme toi doit s'occuper exclusivement de son avenir. A vivre isolé, comme tu comptes le faire, dans quelque vallée pittoresque de la Moselle, tu recueilleras des impressions neuves, des sensations saines et puissantes qui te seront précieuses pour ton futur ouvrage. Par exemple, si le mal d'écrire te prend là-bas, j'entends avoir la primeur de tes feuillets détachés... Tu me les enverras, sous pli recommandé, chapitre par chapitre, et je te ferai part de mes observations s'il y a lieu... C'est bien entendu ?

— Oui, dit Georges, vaincu par la force de persuasion de sa mère, c'est entendu, à charge de réciprocité... Tu me tiendras journallement, de ton côté, au courant de ta santé ?

— Je te le promets. Mais tu n'as pas à t'inquiéter à ce sujet : avec Mariette, je suis entre de bonnes mains.

Georges se retourna vers la vieille bonne qui avait été sa nourrice, et lui étreignait les mains :

— Ma bonne Mariette, je vous la confie donc... Faites en sorte de me le rendre, à mon retour, aussi alerte, aussi vaillante que par le passé.

— Je l'espère bien ! murmura Mariette qui avait peine à maîtriser son émotion.

Le jeune romancier s'installa sur la fin de l'automne, dans un hameau de la vallée de la Moselle, à proximité du lac de Gérardmer et du col de la Schlucht.

Depuis longtemps, il avait nourri, caressé ce projet de vivre tout un hiver dans la montagne, loin du bruit des cités, à l'abri de tout écho extérieur, de la foule tumultueuse élégante et vernissée du boulevard parisien, et il avait éprouvé vraiment une joie délirante en débarquant un soir, au petit bonheur, dans l'unique auberge de ce village vosgien qui comptait tout au plus une trentaine de feux.

Le père Cornieux, son hôte, le réveillait chaque jour à l'aube. Il prenait à peine le temps de faire un brin de toilette, de chauffer ses bottes, de se munir d'un bâton ferré, pour s'évader en rase campagne. Et c'étaient de longues étapes à travers monts et vaux, des dégringolades de ravins, des escalades de côtes abruptes, des excursions folles, des rêveries sans fin sur l'or des mousses, des contemplations extatiques sous le velours rêche des sapins, une fièvre de penseur enthousiasmé jointe à la vie active et éreintante d'un touriste forcené.

Puis, du col de la Schlucht, la neige s'épandit, fit son apparition sur les cimes envahissantes, glissa jusque dans les vallons de la Moselle. Georges se trouva soudain immobilisé, bloqué dans l'auberge comme dans un fort alpin. L'inaction ne tarda pas à lui peser. Il songea à rentrer à Paris. Sa mère l'en dissuadait : « Le désœuvrement, lui écrivait-elle, est parfois la meilleure source de l'inspiration. Efforce-toi de travailler. Je suis sûre que tu feras de belles choses... J'attends tes premiers feuillets ».

Et, plus loin :

« Ma santé va toujours cahin-caha. Il y a plutôt une légère tendance à l'améliora-

tion. Ne t'inquiète donc pas. Vis avec la même sérénité d'esprit que si j'étais à tes côtés... »

Vaine recommandation : au fond, Georges éprouvait comme une sorte d'angoisse latente à l'idée de sa mère. En dépit des lettres réconfortantes de celle-ci, ses yeux s'obstinaient à garder en leur écran la vision d'une femme singulièrement affaiblie, au teint jaune paille, aux traits émaciés, aux membres grêles, aux formes de plus en plus effacées. Et si lancinante était cette angoisse, si profonde était son affection filiale qu'il se réveilla, un matin, sous l'empire du cauchemar... N'avait-il pas rêvé que sa mère pour lui épargner le chagrin de sa fin prochaine, lui dissimulait les progrès d'un mal incurable ?

Il sauta à bas du lit, ouvrit la fenêtre dont la vue embrassait les gradins du vaste amphithéâtre de collines qui servent de sous-bassement à la chaîne vosgienne. Mais le cauchemar ne se dissipa dans le cœur de l'homme que pour mieux se fixer dans le cerveau de l'artiste... Et la fiction lui parut très touchante, très belle. L'idée lui sourit par son double aspect sentimental et réaliste. Son roman serait le manuscrit d'une mère comme la sienne, dont le veuvage prématuré avait canalisé toutes les sources vives de l'être en sa faveur, et qui, par une force d'énergie surhumaine, réussissait à cacher le mal dont elle se meurt à son enfant, et s'éteindrait fièrement, stoïquement heureuse d'avoir pu lui épargner le spectacle de son agonie !

Georges Nony s'attela à ce petit ouvrage. La plume courut sur les feuillets vierges. Une inspiration débordante semblait l'aguiser, la rendre plus souple, plus fiévreuse que jamais. Un enthousiasme étrange s'empara du romancier : à certaines heures, il lui semblait que son œuvre sortait vraiment du domaine de l'imagination, qu'il la vivait dans toutes ses phases ; il se sentait réellement étreint aux passages pathétiques, empoigné par les tortures physiques et les angoisses morales qu'il décrivait ; un frisson morbide le parcourait à l'idée du dénouement, de ce dénouement fatal, implacable, sur lequel s'étaient ses analyses psychiques. En son esprit, l'image de sa mère et celle de son héroïne n'en faisaient qu'une. Celle-ci s'identifiait même trop parfaitement avec celle-là, sa pensée en souffrait. « Au fait, se demandait-il, pourquoi ma mère a-t-elle tant insisté pour me faire hiverner dans les Vosges, elle qui avait toujours redouté jusqu'ici mon éloignement ? »

Mais les sombres réflexions de la veille étaient vite dissipées par la chère missive maternelle du lendemain. Mme Nony espérait un rétablissement proche. « En attendant, écrivait-elle, je devore tes feuillets. C'est d'un grandiose sentimentalisme, d'une émotion vraie et palpitante qui vous arrache les larmes. Travaille, mon fils : le succès dépassera sûrement tes espoirs ».

Et lui suivait ses conseils, travaillait sans répit durant que le tapis d'ouate blanche s'épaississait dans le vallon de la Moselle, et que les vitres de sa fenêtre se fleurissaient des arborescences fantasques du givre.

Dans la seconde quinzaine de mars, le roman était achevé. Georges fit ses préparatifs de départ, et sa malle était même bouclée quand une dépêche laconique lui parvint au soir : « Mère gravement malade. Venez vite ».

Le lendemain matin, après une nuit atroce d'anxiété passée en chemin de fer, il sonnait au petit appartement de la rue de Douai. Mariette le reçut dans le vestibule. Le visage en pleurs de la vieille bonne lui laissa facilement pressentir la triste vérité. — Morte ? interrogea-t-il d'une voix blanche.

Sans répondre, Mariette le poussa doucement dans le salon :

— Madame, dit-elle, s'est éteinte hier, à

LES GAITÉS DE LA SEMAINE, par DRANER



A LA CHAMBRE

— Comment voulez-vous qu'ils s'entendent alors qu'ils n'arrivent même pas à s'écouter.



— Je suis d'autant plus heureuse d'avoir les palmes que ce ruban violet s'harmonise avec le demi-deuil de ma belle-mère que je commence aujourd'hui.



— Qu'on guillotine les assassins, c'est parfait ; mais pourquoi en faire l'autopsie ?
— Sans doute pour savoir de quoi qu'ils sont morts.



— Toi qui es si jeune, Toto, tu auras peut-être la chance de connaître la solution de l'affaire Steinheil et de voir la fin des travaux de la rue du 4 Septembre.

la tombée de la nuit. Je vous ai envoyé la dépêche aussitôt, car elle m'avait défendu formellement de vous prévenir auparavant. Voici ce qu'elle m'a dit de vous remettre à votre arrivée.

Georges reconnut son manuscrit... Il déplaça le rouleau, tourna rapidement, machinalement les feuillets. Au dernier, une petite écriture fine, serrée, tremblotante, capta son attention. Il lut, en marge :

« Le talent, mon cher enfant, n'est qu'une sorte de divination. Ta pensée, en ces quelques pages, a admirablement fusionné avec la mienne. Mais mon mérite est moins grand que celui que tu attribues à ton héroïne. Je me savais perdue, et j'ai voulu simplement t'épargner en ces longs mois un déchirement de cœur inutile. Seule, l'idée que tu vivais heureux et insouciant, dans la fièvre de ton travail, a adouci mes souffrances jusqu'au bout. Un peu d'égoïsme entre toujours dans les meilleures intentions humaines. Ta présence aurait rendu mille fois plus pénible mon agonie. Ne regrette donc rien. Travaille comme par le passé, en t'imaginant que je suis toujours là, penchée sur ton épaule, en train de jeter mon œil de critique indulgent sur ta dernière phrase. Adieu ! »

Jean ROCHON.

SI VOUS TOUSSEZ Demandez chez Confiseurs et Epiciers les TABLETTES COQUELICOTS de l'inventeur JOHN TAVERNIER, seules efficaces contre le rhume. — Refusez les Contrefaçons. — Exigez le nom JOHN TAVERNIER en toutes lettres sur chaque bonbon.

LES MASQUES

Mme Prégeart, la quarantaine, veuve d'un officier de marine et sur le point de marier sa fille Geneviève, dix-neuf ans, à Raoul d'Ormeuil, reçoit « son amie ».

Mme Labaste, femme de fonctionnaire — même âge, même aisance, mêmes fréquentations — et dont la fille Suzanne, l'aînée de Geneviève de près de trois ans, est encore « à établir ».

Après l'échange des banalités coutumières... le temps... la santé... les bonnes... les chapeaux... — et la revue succincte des petits potins courants, l'heure fuyant sans que la maîtresse de céans aborde la question des fiançailles, la visiteuse se décide à tirer la première.

Mme Labaste, qui achèverait de tremper un biscuit dans du thé, reposant précipitamment sa tasse. — A propos... Et moi qui ne vous disais pas...

Mme Prégeart, comme à cent lieues de se douter... — Quoi donc, chère amie ?

Mme Labaste, geste de quelqu'un qui ne se pardonne pas son étourderie. — Ma tête... Savez-vous le bruit qui se propage... et que j'ai recueilli un peu partout... ces jours derniers ?

Mme Prégeart, feignant l'anxiété. — Ne me taguez pas !... Je suis sur des charbons !...

Mme Labaste. — Eh bien... on prétend... — je répète, n'est-ce pas ? — on prétend que vous songez à vous séparer de Geneviève !

Mme Prégeart, s'obstinant à ne pas comprendre. — Me séparer ? Moi ?

Mme Labaste, douceuse. — Comme les mères consentent à se séparer de leurs enfants... en lui créant un autre foyer... en lui donnant un mari !

Mme Prégeart, in petto. — Nous y voilà

donc ! (Haut, mais sans se découvrir encore.) Ah bah !

Mme Labaste. — Oui ! Et l'on citait même le nom de votre futur... de votre soi-disant futur gendre.

Mme Prégeart. — Voyons ?

Mme Labaste, du bout des lèvres. — D'Ormeuil... Raoul d'Ormeuil ! Vous pensez si je me suis récriée !...

Mme Prégeart, avec bonhomie, mais très nettement. — Et vous avez eu tort, chère amie !

Mme Labaste, levant les bras. — Comment ?... C'est donc réel ?... (Grondeuse.) Et vous m'aviez laissée dans l'ignorance d'un semblable événement !

Mme Prégeart. — Oh ! rien d'officiel jusqu'à maintenant !... Et puis... (Tout en prenant la théière.) Un peu ?

Mme Labaste. — Non... non... Merci !

Mme Prégeart, continuant. — ... J'étais tellement sûre que la Renommée vous l'apprendrait !

Mme Labaste, qui semble trahir, à son insu, ses pensées intimes. — D'Ormeuil !

Mme Prégeart, ton mi-plaisant, mi-sérieux. — Décidément, il n'a pas vos sympathies !

Mme Labaste. — Pouvez-vous croire ?... (Un soupire.) D'ailleurs, puisque cette union est un fait presque accompli !...

Mme Prégeart. — N'allez pas si vite ! Nous n'en sommes qu'au prologue ! (Affectueusement.) Voyons ?... Vous avez quelque chose à lui reprocher ?

Mme Labaste. — Moi... personnellement ? Rien du tout, je vous l'affirme ! Je trouve que M. d'Ormeuil est un garçon charmant, gai, spirituel, d'une correction parfaite et d'une élégance pleine de séduction ; et de ces jeunes hommes, enfin, qui, par leur naissance et leur fortune, se placent au tout premier rang ; je ne lui conteste ni ses qualités physiques (sourire d'indulgence) dont on lui a, du reste, donné le droit d'être fier, ni sa loyauté, ni son désintéressement, qu'on dit extrême — les enfants prodigues finissent toujours par venir à résipiscence — ni sa bravoure (son dernier duel avec ce capitaine — vous vous rappelez — vous a une allure romanesque qui n'est pas pour nous déplaire, à nous autres femmes...) Mais tout cela, voyez-vous, ne me paraît pas offrir une suffisante garantie de...

Mme Prégeart, attentive. — De ?

Mme Labaste. — De la sincérité de ses sentiments !

Mme Prégeart, naïvement. — Ne me parliez-vous pas, il n'y a qu'un instant, de sa loyauté ?

Mme Labaste. — Vis-à-vis des hommes, vis-à-vis de ses pairs... loyauté d'idées, d'opinions... Mais (se frappant la poitrine) il y en a une autre... et celle-ci... (Vivement.) Oh ! entendons-nous bien ! Je ne vais point prétendre qu'il manque de cœur... (Un temps.) Au contraire !... Je serais plutôt tentée de lui accorder qu'il en a trop, et de craindre qu'il n'en disposât, comme de ses biens, avec une générosité...

Mme Prégeart, se penchant et lui, saisissant les deux mains. — Une liaison ! Raoul a une liaison !... Vous ne vous exprimeriez pas ainsi si vous n'étiez renseignée !

Mme Labaste. — Oh !... renseignée !... Comme tout le monde !

Mme Prégeart. — Une liaison !... et qui dure toujours ?

Mme Labaste, avec une répulsion mal dissimulée. — Ça, chère amie !... Tout ce que je sais, c'est que sa dernière aventure... (soulignant, entre le pouce et l'index, une

logue imaginaire)... je ne touche qu'à celle-là... c'est que sa dernière aventure fut de notoriété publique...

Mme Prégeart, consternée. — Publique ! Mme Labaste, avivant la plaie. — Et qu'il s'en fallut de bien peu qu'elle ne tournât au scandale !

Mme Prégeart, anéantie. — Au scandale !... (Voix lointaine.) Qui aurait pu concevoir de pareilles horreurs... En vérité, cela passe l'imagination !... (Après un silence, se redressant soudain dans un mouvement de révolte.) Ainsi, j'ai été sourde, j'ai été aveugle à ce point ! Moi qui me flattais de connaître la vie, qui me suis sans cesse appliquée, non pour moi-même, car je suis désormais à l'abri de toutes les contingences, mais dans l'unique intérêt de Geneviève, à juger sainement les gens et les choses, dont le souci constant fut de la préparer au bonheur, je ne soupçonnais rien... je me suis laissée abuser par des apparences ; j'ai failli, par ma légèreté, par mon insouciance criminelles, l'engager dans la mauvaise voie, sacrifier sa rayonnante jeunesse, sa confiance, sa foi, ses illusions au caprice d'un libertin ; et si votre voix amie ne s'était fait entendre, si votre main secourable et courageuse ne m'avait violemment arraché le bandeau dont je couvrais mes paupières ; si (forçant la note) cet admirable sentiment de solidarité, ce pacte tacite qui unit toutes les mères ne vous avaient guidée vers moi, nous continuions à être les dupes de cet homme qui se considère déjà comme appartenant à notre famille... qui, depuis quatre mois... (détachant chaque mot) — encore que tant de soins le sollicitent au dehors — est mêlé presque quotidiennement à notre existence ; de cet homme que j'accueillis, que je m'appretais à accueillir aujourd'hui encore... comme... comme... (marquant la touche) comme vous le receviez vous-même... jadis !

Mme Labaste, qui ne s'attendait pas à l'offensive. — Permettez... permettez, chère amie... je...

Mme Prégeart. — Car enfin, si je ne m'abuse, il avait autrefois chez vous ses entrées petites et grandes... et, parmi tous vos familiers, on ne le regardait pas comme celui que vous traitiez avec le moins de faveur !

Mme Labaste, qui a eu le temps de se ressaisir. — Mon mari l'aimait beaucoup, en effet ; il trouvait en lui un commensal aimable, dont l'entraîne, la verve, la bonne humeur le reposaient du souci des affaires. Absorbé par ses fonctions dont parvenaient malaisément à le distraire les échos du monde... et encore moins ceux du demi-monde, il avait accepté M. d'Ormeuil tel que celui-ci se présentait, et sans chercher à en savoir davantage. Mais... dès que nous avons été édifiés sur son compte, nous avons... sans brusquerie, sans éclat, mais très catégoriquement néanmoins, coupé court à ses assiduités. (Voyant, au visage tout à fait rasséréné de Mme Prégeart, que la crédulité de celle-ci n'était qu'une feinte, et riant pour dissimuler son inquiétude.) Quand une opération est devenue nécessaire, n'est-ce pas, mieux vaut ne pas la retarder... pour l'exécuteur et pour le patient !

Mme Prégeart, décidée à ne plus lâcher prise. — Tout de même... comme on écrit l'histoire, et comme je me réjouis d'être par la grâce de votre seule présence, tirée de tant d'erreurs !... On m'avait raconté...

Mme Labaste. — On ?

Mme Prégeart. — Oui ! On !... On... des

Ixes et des Zèdes, sans individualité distincte... des bouches — anonymes par leur multiplicité même — par où se répandent tous ces bruits, vrais ou faux, que nous récoltons plus ou moins selon notre tempérament, pour les semer à notre tour... On m'avait raconté votre brouille...

Mme Labaste, ramassant, pour les jeter dans les roues, tous les bâtons qu'elle trouve — en pure perte d'ailleurs. — Oh !... Une brouille !...

Mme Prégeart, avec condescendance. — Votre fâcherie, votre différend, votre désaccord avec M. d'Ormeuil de toute autre façon ! On en accompagnait le récit de réflexions, de considérations, de commentaires qui, je dois vous l'avouer, n'impliquaient pour votre ancien hôte aucun blâme... On parlait d'un malentendu relatif à un projet d'union, projet que vous auriez formé, couvé... entre votre fille, entre Suzanne et ledit M. d'Ormeuil !... Je ne vous ennuie pas, au moins ?

Mme Labaste, précieuse. — Pas du tout, ma chère ! Continuez, je vous en prie ! J'adore les contes.

Mme Prégeart. — Votre mari...

Mme Labaste, pouffant. — Comment ! Lui aussi ? Il était du complot ?

Mme Prégeart, l'imitant. — N'est-ce pas que c'est à mourir de rire ?... Votre mari prétendait-on, eût été enchanté de cette union, non pas tant à cause des avantages matériels qu'elle présentait, qu'en raison de certaines espérances que lui laissait entrevoir une alliance avec le neveu d'un sénateur des plus influents !

Mme Labaste, avec une très habile simplicité. — Voici un détail que j'ignorais.

Mme Prégeart, copiant la mine et le ton. — Et M. Labaste aussi, très certainement !... (Compatissement.) Mais quand les dents sont aiguisées !... (Une pause.) Cette bonne petite Suzanne était la seule — avec Raoul — qu'on ne déchirât point.

Mme Labaste, de haut. — J'en suis fort aise !

Mme Prégeart. — On la plaignait plutôt. On regrettait que vous, sa mère, vous eussiez prématurément orienté son jeune cœur vers cet amour sans calculer la souffrance qui résulterait pour elle du non-accomplissement de son rêve et de vos désirs.

Mme Labaste, incapable de se contenir. — Mais c'est atroce, c'est abominable ! Et c'est faux surtout, archi-faux !

Mme Prégeart, ne voulant pas abuser. — J'en suis certaine !... Et je me demande quel bénéfice et quel plaisir peuvent bien trouver certaines personnes à colporter d'aussi vilains propos...

Mme Labaste, que la leçon a désarmée. — Moi aussi, je...

Mme Prégeart. — Je sais bien que l'envie, l'insuccès, le désappointement sont de fâcheux et tenaces conseillers ; mais, pour quelques minces satisfactions qu'on se procure en les prenant en remorque, est-il bien raisonnable, bien adroit même, de les écouter ? (Toute tendresse et compassion.) Ma pauvre amie ! Vous voilà bien peinée, bien chagrine !... Pouh ! Faut-il se mettre la tête à l'envers pour si peu ? (Désinvolte.) Regardez-moi ! J'ai déjà oublié tout ce que vous m'avez dit tout à l'heure ! Il n'en reste plus rien... plus rien !... Pas ça !... (Le front plissé.) J'espère que vous ne m'en voulez pas ?

Mme Labaste. — Oh ! chère amie ! (Elle se lève, en prêtant l'oreille.) Il me semble qu'on a sonné... Je me sauve !

Mme Prégeart. — Mais non ! Mais non ! C'est M. d'Ormeuil, sans doute !

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ du Petit Journal

— 15 —

LA BANDE MYSTÉRIEUSE

HAUTE PÈGRE

(Suite)

Mais à partir du moment où, commentant les résultats de la perquisition opérée à la Maison-Rouge, dévoilant pour la première fois et résumant certaines observations antérieures, je laissai à entendre que la police était fixée sur la composition véritable de la bande mystérieuse, alors les sentiments qui se reflétaient sur les visages des intéressés devinrent curieux à étudier.

Leur vernis d'impassibilité craqua de la façon la plus lamentable. Et ce qui se manifestait peu à peu sur leurs masques grimés, en dépit d'efforts surhumains pour ne pas trahir devant leur entourage leurs angoisses intérieures, c'était une stupeur grandissante mêlée d'épouvante. Ils sentaient le cercle des soupçons se rétrécir graduellement autour d'eux, et déjà la menace du dénouement planer sur leurs têtes.

Dès à présent, j'étais convaincu de leur culpabilité.

Je n'en poursuivis pas moins :

— Oui, l'on pouvait, au début, se figurer avoir affaire à une vaste association de malfaiteurs, tant se présentait déconcertante la multiplicité de ses coups. La vérité était plus simple et plus amusante que cela. D'un nombre d'affiliés que l'imagination avait démesurément amplifié, tombé à cinq, puis à quatre, enfin à trois, après l'incident Grossac, on découvrait que, en dernière analyse, la fameuse bande mysté-

rieuse se réduisait à un couple unique, et c'est ici que, dans ce récit rigoureusement véridique, je vous le jure, nous touchons aux extrêmes limites de l'in vraisemblance.

Comment supposer, en effet, qu'un homme et une femme appartenant, par leur naissance et par leur situation, à la haute bourgeoisie — un châtelain, considéré dans son pays au point de s'être vu investir de fonctions électives importantes ; une châtelaine charmante, fêtée par tout son voisinage — n'eussent pas craint, tablant sur l'estime qui les entourait, qui, dans leurs calculs, les couvrirait au besoin, de se livrer à de telles entreprises criminelles ?

Et comment se serait-on avisé d'aller les chercher dans le repaire où ils jouissaient du fruit de leurs rapines avec une presque absolue certitude d'impunité ?

Mais ils comptaient sans ce capricieux auxiliaire de la Justice, le Hasard, qui mit sur leurs traces le limier de la Préfecture de police ; dès lors, celui-ci ne devait plus les lâcher.

J'hésitai, avant d'assener le coup de masse final...

Un souffle de drame avait passé dans la salle où, au milieu d'un silence glacial, silence de mort, tous les regards s'étaient tournés, chargés d'une muette réprobation, vers le couple tragique...

Lui, ne songeait plus à railler, encore moins à défler : blême, les traits affreusement convulsés, évidemment, chez lui, la tension nerveuse avait atteint les dernières limites de la résistance. Quant à elle, défaillante, ne se soutenant plus que par un miracle d'énergie, ses mains crispées se promenaient sur la nappe avec des gestes d'agonie.

Ils m'inspirèrent une réelle pitié ; je me décidai de brusquer le dénouement.

Je repris :

— Entre autres particularités, le policier en avait relevé une, caractéristique, dé-

nonçant infailliblement l'escroc, dont, sous ses multiples incarnations, ses victimes, sans exception, avaient remarqué l'abondante chevelure. Eh bien, on savait que cette chevelure n'était qu'une perruque, et que cette perruque ne servait à notre insaisissable Protée qu'à dissimuler une tare physique très apparente, une cicatrice affectant le lobe de l'oreille gauche...

Je n'eus pas besoin de pousser plus loin la démonstration : brusquement, Morsang s'était dressé de toute sa hauteur, en bégayant d'une voix rauque des mots indistincts, tandis que sa femme se cachait le visage dans sa serviette.

Je ne jugeai pas à propos de prolonger cette scène pénible : je lançai un coup de sifflet, signal convenu avec mes hommes que j'avais apostés aux abords du pavillon...

Je n'oublierai jamais la scène qui s'ensuivit, et dont les péripéties se déroulèrent avec une effroyable rapidité.

Au moment où la porte s'ouvrit, encadrant les agents, avant que personne eût pu essayer de mettre obstacle à sa funeste décision, Morsang, ayant échangé un signe avec sa femme, sautait sur son fusil déposé dans un coin de la pièce, l'armait, appliquait le canon sous son menton, et, du bout de sa botte actionnant la gâchette, roulait à terre, le crâne fracassé.

Sa perruque, détachée par la violence de l'explosion, découvrait, avec le lobe mutilé de l'oreille gauche, l'identité du capitaine de la trop fameuse association.

Lorsqu'on songea à se préoccuper de sa complice, on s'aperçut qu'elle aussi n'était plus qu'un cadavre.

Ayant glissé de sa chaise sous la table, elle tenait encore, brisée entre ses dents, une minuscule ampoule de verre qui avait dû contenir quelque poison foudroyant...

Et ce fut tout.

Dans le but d'éviter un scandale inutile

— les coupables ayant payé leur dette — l'affaire, de complicité avec les assistants et la justice, ne fut pas ébruitée. Les journaux, dûment stylés, imprimèrent cette version anodine du mari tué dans un accident de chasse, de la femme morte de saisissement — et le silence se fit autour du triste couple.

Depuis lors, le public ne devait plus entendre parler de la « bande mystérieuse ».

FIN

Maxime AUDOUIN.

Dans notre prochain numéro nous commencerons

L'Aztèque

par Henri MALIN

Ce conteur charmant, les lecteurs du Supplément illustré du Petit Journal, auquel il collabore depuis de nombreuses années, le connaissent et l'apprécient. Nous sommes donc certains de leur être agréables en leur offrant une œuvre nouvelle de M. Henri Malin et ils trouveront, en lisant

L'Aztèque

roman à la fois sentimental et dramatique, un plaisir sûr et délicat.

Mme LABASTE. — Excusez-moi, mais j'ai encore un tas de courses...

D'ORMEUIL, entrant. — Mesdames ! (Salut, congratulations. A Mme Prégeart.) Et... Mlle Geneviève ?

Mme PRÉGEART. — ... Ne peut plus tarder... C'est son jour des pauvres !

D'ORMEUIL, s'inclinant. — Alors !... (A Mme Labaste qui se gante.) Comment, chère madame, vous partez ?

Mme LABASTE. — Obligée, cher monsieur, absolument obligée ! (A Mme Prégeart.) Embrassez Geneviève. (A d'Ormeuil.) Tous mes compliments ! Je vais annoncer à Suzanne la grosse nouvelle !... Elle sera bien heureuse.

Elle sort avec Mme Prégeart.

Mme PRÉGEART, revenant de la conduire. — Ouf !

D'ORMEUIL. — Cette bonne Mme Labaste !

Mme PRÉGEART. — Oui ! La bonté même ! (Doucement ironique.) Une bonté de l'essence la plus rare... si bien cachée qu'on ne la devine jamais ! (Allant à la fenêtre.) Vous permettez, Raoul, que je change un peu d'air ?

Albert DELVALLÉ.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

La langue d'Adèle

La salle à manger des Quincampoix, à Vincennes. Monsieur et Madame déjeunent.

MONSIEUR, la bouche pleine. — En somme, Adèle, tes Malaquais sont de braves gens...

MADAME, grincheuse. — D'abord, ils ne sont pas « mes » Malaquais ; et ensuite, qu'est-ce qu'il t'ont fait, dis ?

MONSIEUR, sentant venir l'attaque. — Mais rien, ma chère amie, rien ; aussi n'en disais-je pas de mal, puisque je constate, au contraire, que ce sont de braves gens... Passe-moi la sauce verte.

MADAME, revêche. — Ah ! oui, connu : quand on veut éreinter quelqu'un, on commence toujours par dire qu'il est un brave homme, et on ajoute aussitôt un petit « mais... » qui a pour effet d'aiguiller la conversation sur la voie de la roserie.

MONSIEUR. — Oh ! pas de grands mots, ma chère... Une tranche de veau ?

MADAME. — Le mot « roserie » n'est pas un grand mot, que je sache.

MONSIEUR. — Ce serait plutôt un gros mot, car il appartient — de même que le verbe « éreinter », dans le sens que tu lui donnes — à l'argot montmartrois.

MADAME. — Bon ! voilà maintenant que je parle argot !

MONSIEUR, souriant pour conjurer l'orage. — La langue verte : c'est l'effet de la sauce.

MADAME, piquée. — Je crois pourtant, monsieur, que mon éducation vaut bien la vôtre !

MONSIEUR. — Elle lui est infiniment supérieure... Excellente, cette omelette.

MADAME. — De l'ironie à présent !

MONSIEUR, conciliant. — Mais non, mais non... Passe-moi ton assiette, que je te serve.

MADAME, amère. — Merci ! Je n'ai plus faim !... Un silence. Ah ! vous pouvez en parler (de Montmartre), en parler savamment... Il est certain que je n'ai pas, comme vous, galvaudé ma jeunesse dans les bouges de la Butte.

MONSIEUR, légèrement impatient. — « Galvauder », ma chère, est encore une de ces expressions stigmatisées dans le dic-

tionnaire des trois lettres pop., ce qui veut dire « populaire ».

MADAME, repoussant son assiette. — J'ai fini de déjeuner... Si c'est dans le but de garder pour vous tout le dessert que vous m'accablez à plaisir de vos traits acérés, vous avez réussi !... Quant à vos leçons de français et de dictionnaire, vous m'ignorez pas que j'ai mon brevet supérieur.

MONSIEUR. — Je le sais bien, ma chérie.

MADAME. — On ne s'en douterait pas ! (Elle pleure dans sa serviette.)

MADAME, très douce. — Adèle... Voyons, Adèle... Tu as tes nerfs, mon enfant.

MADAME, rageuse. — Voilà bien les hommes ! Quand ils ont dit à une femme : « Tu as tes nerfs », ils ont tout dit... Ah ! oui : heureusement que je l'ai, mon brevet, mon gagne-pain, pour le jour prochain sans doute où vous m'abandonnerez pour aller vivre avec vos courtisanes !

MONSIEUR, ahuri et navré. — Tu exagères, ma bonne...

MADAME. — Non, c'est inouï : oser m'accuser, moi, de parler un langage populaire et l'argot des apaches !... Si maman entendait ça !... (Sanglots toujours dans la serviette.)

MONSIEUR. — Peut-on se mettre dans un état pareil, pour rien !... Ce n'est pas raisonnable.

MADAME. — Pour rien ? Ah ! vous trouvez que c'est pour rien, vous ?... Eh bien, écoutez : A partir de... cet instant... Je garderai le silence... Je ne vous gênerai plus de mes paroles... Vous m'entendrez... plus... le son de ma voix... Je le jure sur la tête... de... mon oncle vénéré !

MONSIEUR, inquiet, à part — L'oncle à héritage ! (Haut.) Allons, Adèle, c'est fini, n'est-ce pas ?... Je te fais mes excuses les plus plates... Calme-toi, ma poulette aimée... Viens embrasser ton petit Armand...

(Mais la « poulette aimée » se cantonne dans un mutisme farouche. Long silence troublé seulement par le va-et-vient de la bonne qui entre, par les soupirs de Madame et par le bruit des mandibules de Monsieur dévorant son dessert.)

MONSIEUR, avec une tendre voix de violoncelle. — Dis donc, chérie, je passerai aujourd'hui devant ton magasin de nouveautés. Veux-tu que je dise d'envoyer prendre ton jupon rose pour cette réparation ?

MADAME. — ... (La bonne sort.)

MONSIEUR. — C'est ce soir que Julie finit son service, n'est-ce pas ? Demain nous aurons la nouvelle bonne. Ne trouves-tu pas que c'est ennuyeux, ces changements de figure ?

MADAME. — ... (Julie rentre.)

MONSIEUR. — A propos, n'oublions pas que c'est jeudi le jour de Mme du Helder. Nous lui devons une visite. Nous irons. Tu es bien de cet avis ?

MADAME. — ... (Julie sort en levant sous cape.)

MONSIEUR, se levant. — Allons, ça te passera... Deux heures et demie ! Il est temps que je parte pour mon ministère. Mais je n'ai guère qu'une demi-heure de retard et on signe la feuille de présence le soir, en quittant le bureau. Veux-tu que je te tienne encore compagnie un moment ?

MADAME. — ... (Résigné, Monsieur endosse son pardessus, prend sa canne, son chapeau, ses gants, et sort après avoir vainement essayé d'embrasser Madame qui se fait de sa serviette un impenétrable bouclier.)

Le soir, le silence continue. Monsieur lit son journal en mangeant ; Madame installe à côté d'elle un livre ouvert.

Julie, qui termine ses huit jours tout à l'heure, ne se gêne plus pour rire, ce qui lui vaut, de la part de Monsieur, agacé, une semonce aussi verte que la sauce du matin.

Le lendemain, débuts d'Augustine, la nouvelle bonne. Madame affecte de ne pas lui dire un mot, ni de lui donner la moindre indication tant que Monsieur est là. C'est donc lui qui se charge de dresser Augustine au service, et il le fait avec une ineffable gaucherie.

Afin de sauver la face, Monsieur feint, chaque fois que la bonne entre dans la salle à manger, de lire un fait-divers à Madame ; mais celle-ci ne sourcille pas et demeure plongée dans son roman.

MONSIEUR. — ... « En sorte que c'est à l'écrasé que l'agent a dressé procès-verbal, pour imprudence ». Il est de fait qu'il est très imprudent de circuler dans Paris.

MADAME. — ... (Seule, Augustine sourit de la boutade du patron. Même silence morne au dîner et au déjeuner suivant.)

MONSIEUR, à lui-même. — Décidément, elle tient bon ! Je n'aurais jamais cru ça ! C'est que cela devient rasant, à la fin !... Oh ! il faut que ça change ! J'ai mon idée.

(Le café pris, Monsieur, l'air mystérieux et affairé, descend au jardin, va chercher une bêche dans la cabane aux outils et se rend à la cave, de l'allure d'un conspirateur. Il s'y enferme.)

Madame, qui l'a observé, intriguée, le suit en catimini et regarde par le trou de la serrure. Elle voit son mari en train de creuser un trou, comme pour enterrer quelque chose.

MADAME, à elle-même. — Qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

(Monsieur comble le trou, piétine la terre et sort de la cave. Un instant après, muni d'un ciseau, d'un marteau et de tenailles, il monte au grenier, toujours guetté par Madame, qui le voit, stupéfaite, d'éclouer des planches de la toiture, soulever des tuiles, puis, finalement, tout remettre en place.)

MADAME, émue, à elle-même. — Armand devient fou !... Mon Dieu ! que faire ?

(Lui, pendant ce temps, est allé au cabinet de toilette, dont il enlève le carrelage pour le remplacer ensuite. De là, il va à la cuisine, démonte et remonte le compteur à gaz. Puis, il file à la chambre à coucher, vide et remet en ordre l'armoire à glace. Enfin, Madame, qui le suit de plus en plus effarée, le voit défaire le lit, éventrer le matelas et fouiller dans les profondeurs du crin avec une sauvage énergie.

Cette fois, elle se précipite !

MADAME, tremblante. — Armand ! Armand ! que fais-tu donc là ?

MONSIEUR, très calme. — Je cherchais ta langue... (Triomphant). Et je l'ai retrouvée !

Georges SPITZMULLER.

Le charmeur de serpents

CONTE ANNAMITE

Sisowath recevait ses invités. Empressé auprès des Européens, seuls admis à s'asseoir sur des sièges en sa présence, il leur offrait, avec des rafraîchissements et du champagne frappé, d'énormes cigares et des éventails, pendant qu'au pied d'une sorte de tribune, recouverte d'une natte, dont le fond était une charpente de bois supportant des tentures, un orchestre cambodgien, composé de femmes, jouait avec rage, remportant un énorme succès auprès des indigènes.

Derrière les Européens, des princes, des princesses, des courtisans, des pages, des femmes du harem, attendaient, accroupis, le moment de ne rien perdre du spectacle. Les femmes avaient le dos et les bras nus, la poitrine imparfaitement cachée par une écharpe de soie aux vives couleurs, disposée en bandoulière. Leurs cheveux étaient coupés en brosse comme ceux des hommes ; mais, en outre, deux minces tresses pendaient de chaque côté de leurs oreilles. Des diamants et des pierres précieuses étincelaient sur elles en chaînons, en bracelets et en bagues.

Les Européens suivaient le spectacle avec un intérêt très vif. Il tenait à la fois du ballet-pantomime et du drame lyrique ; la musique et les chants, qui rappelaient ceux de l'Inde, étaient bizarres sans être désagréables à entendre ; les bayadères étaient la principale curiosité.

Quatre premières danseuses firent d'a-

bord une entrée pittoresque, glissant sur les nattes, leurs pieds nus encerclés d'or. Elles étaient richement vêtues de soie et de pierreries et leurs ongles s'ornaient d'immenses griffes en métal précieux qui donnaient aux torsions de leurs bras et de leurs mains un caractère fantastique. La tête était coiffée d'une sorte de tiare en pointe, analogue à la forme de la plupart des monuments cambodgiens, toute dorée et étincelante des mille feux du rubis, de l'émeraude et du diamant. De petites ailes dorées et rigides, surmontaient leurs épaules.

Par leurs gestes expressifs, leurs attitudes, leurs pas cadencés, la richesse de leurs costumes, elles attiraient et retenaient l'attention de tous.

Puis tout un essaim de danseuses rejoignit les premières. Et des acteurs aux masques grimaçants, à la voix perçante, entrèrent en scène. Un roi et une reine vinrent d'abord qui occupaient le trône avec gloire et prospérité ; puis des favorites, des femmes du harem, des pages, des guerriers, des héros, des princes, des ogres et des ogresses, un roi des singes, des femmes aux pattes d'oiseaux et toute la série des personnages légendaires.

Le poème fut lu par une princesse à mesure que se déroulaient les tableaux. Le fond de la littérature cambodgienne, dont les variantes sont infinies, est presque toujours le même dans les romans et au théâtre.

Partout des intrigues et des jalousies qui amènent la disgrâce d'un prince innocent, condamné alors à l'exil, puis sauvé enfin d'une façon miraculeuse après d'émouvantes péripéties.

Parfois un acteur, représentant un roi tout-puissant, quittait son trône d'or, remplaçant les bayadères sur la scène et leur servait à son tour de spectacle. Il dansait avec des déhanchements comiques qui charmaient les indigènes, tour à tour égayés ou glacés d'effroi et fixant des regards admiratifs sur les danseuses dont les yeux noirs étincelaient et les lèvres peintes mettaient des taches de jais et de pourpre sur leurs faces blafardes comme des masques de Pierrot.

Tandis que les acteurs dansaient, chantaient, se démenaient, gesticulaient ou se battaient, les domestiques vauquaient aux soins du service. Esclaves de l'étiquette qui ne permet qu'aux étrangers de rester debout devant le roi, ils allaient, agenouillés ou courbés en deux, s'appuyant sur une main et tenant une bouteille de l'autre, sautillant et grotesques, verser de l'huile de coco dans les lampes fumeuses.

Et tout à coup l'on vit l'une des danseuses accroupies au pied du trône royal pousser des cris perçants et se rouler à terre, pendant que ses compagnes effrayées fuyaient dans toutes les directions et qu'un tumulte indescriptible, interrompant la représentation régnait parmi les indigènes, malgré la présence du roi.

Quelques Européens s'approchèrent alors de la petite danseuse qui arrachait ses vêtements par lambeaux, et dont la face horriblement contractée sous le fard, évoquait une des visions infernales dont l'enfer cambodgien est peuplé. Mais à peine étaient-ils à quelques pas d'elle qu'ils reculèrent avec prudence. C'est que parmi les dorures et les bijoux, un serpent était enroulé au corps de la bayadère et ils reconnaissaient avec épouvante le naja dont la piqure est mortelle.

Des ordres furent donnés rapidement et des indigènes, munis d'un lasso et de poignards, s'apprêtèrent à capturer le reptile et à le tuer. Mais alors un des acteurs, qui représentait le roi, repoussa avec violence ses camarades et s'approchant du corps inanimé de la danseuse, se mit à moduler des sons tantôt graves, tantôt aigus, qui résonnaient dans le silence et impressionnaient les assistants.

A cet appel mélodique, qu'il paraissait connaître, le serpent dressa d'abord la tête dans laquelle luisaient deux prunelles acérées ; puis son corps se déroula avec souplesse ; il abandonna sa victime, s'avança en rampant jusqu'auprès du charmeur et vint s'enrouler autour du gracieux sampot,

PIÈCES A DIRE

Professeur d'Anglais

MONOLOGUE

(Entrée correcte. — Salut très bas.)

Good morning ! Ah ! pardon !... Je croyais faire mon cours !... Je suis professeur d'anglais. (Il tire de sa poche quelques cartes et s'apprête à les distribuer.) Non, tenez, pas de réclamation... Vous ne voulez certainement pas l'apprendre... même avec ma méthode... C'est pourtant bien simple !... (Interrogeant.) Voulez-vous la connaître ? Oh ! ce sera rapide... L'anglais, d'après d'éminents professeurs, peut s'apprendre en deux ans, six mois, et même cinquante leçons.

Les uns prennent le vocabulaire, les autres les thèmes et les versions ; ce sont des méthodes surannées et barbares.

La mienne est simple et expéditive : j'apprends l'anglais, non pas en deux ans, non pas en six mois, non plus en cinquante leçons... (avec vivacité) en cinq minutes.

Je ne bourre pas l'élève des mots du dictionnaire, des règles de la grammaire. Vieux style.

Non, mesdames. Non, messieurs. Avec quatre mots, quatre !... je parle et j'enseigne la langue britannique.

Ah !... je vous vois rire et chuchoter. Vous m'avez permis d'expliquer ma méthode — j'en use et je communique.

Qu'est-ce que parler une langue ? S'exprimer dans cet idiome. Eh bien ! voilà ! (Finement) Avec quatre mots, je m'exprime facilement.

Nos voisins d'Outre-Manche sont peu communicatifs. Mes mots sont suffisants. Tenez, les voilà : Good morning — Yes — No — Thank you. Ceux du milieu, véritablement utiles. Les autres... pour des Anglais. Enfin, voilà comment j'opère.

Né de parents pauvres mais... peu pratiques, après avoir été nourri dans mon enfance de grec et de latin, je me suis senti de grandes dispositions pour enseigner les langus vivantes.

J'ai d'abord opéré un petit travestissement à mon nom. Je m'appelle Salmon ; j'ai mis l's à la suite avec une virgule en haut... ça fait très bien. Puis j'ai commandé un pardessus à pélerine, un chapeau gris et des lunettes.

Muni de cet attirail, je pénètre très correctement chez l'élève.

Entrée digne... la bonne, en m'ouvrant, pousse l'exclamation ordinaire : « Monsieur est le professeur ? » (Gravement) Yes.

Elle m'introduit dans un salon où la maîtresse du lieu me reçoit très aimablement, c'est compréhensible : c'est une Française. Elle parle tout le temps ; ça se comprend aussi : c'est une femme, et j'ai à peine le temps de placer quelques no et quelques yes par intermittences.

On me présente aux enfants — et je suis admis dans la maison.

Voilà où je vous attends ! S'ils suivaient ma méthode, ils apprendraient trop vite. Je leur donne à travailler la grammaire de mes concurrents. Ils traduisent des versions... pour le principe.

Je termine ma visite par un good morning amical, et toutes les fins de mois seulement, les jours de paie, un thank you de remerciements.

Je leur apprend, en général pendant trois ans. Après, je les envoie en Angleterre pour se fortifier dans la prononciation, et les parents sont enchantés des progrès obtenus par leurs enfants et des leçons données par un professeur anglais, ne par-

lant qu'anglais et né en pleine cité... Ber-gère.

Je mange des théeks et des œufs sur le plat. Je bois du thé.

J'ai un mac-farlane avec un journal anglais dans les poches. Un lorgnon et quatre mots d'anglais, c'est suffisant pour être professeur.

J'ai eu un instant l'idée de faire éditer ma méthode ! Mais, entre nous, y aurait-il de quoi remplir un volume ? Quatre mots, c'est bien court !

Et puis, je préfère, par des conférences fréquentes, l'expliquer moi-même, comme je l'ai fait ce soir.

Vous voyez, elle est simple, facile à suivre, et à la portée de toutes les intelligences. Mon adresse : John Salmon's, professeur d'anglais, rue de Londres.

Messieurs, mesdames, thank you et good morning.

Charles QUINEL.

Dans le prochain numéro

LE BON CITE

et

LA BELLE FILLE

par Paul DEROULEDE

Rentes Viagères

Le faible revenu des bonnes valeurs oblige beaucoup de personnes à convertir en Rentes Viagères une partie de leurs capitaux, en s'adressant à une Société d'Assurances sur la Vie.

Au premier rang de ces Sociétés, se place la **Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie** (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), la plus ancienne des Compagnies similaires, et dont le fonds de garantie est de 855 millions entièrement réalisés dépassant de 250 millions celui de toute autre Compagnie française.

La Compagnie d'Assurances Générales paie annuellement plus de 48 millions d'arrérages soit, à elle seule, à peu près autant que toutes les Compagnies françaises réunies.

Envoi gratuit de notices et tarifs sur demande adressée soit au siège social de la Compagnie, 87, rue de Richelieu, à Paris, soit à l'un de ses représentants dans les départements.

MAGIE NOIRE et **SORCELLERIE** tous les secrets dévoilés. Pacte avec démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs. Dominations des volontés, pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. Env. gratis. Ecr. Grésil, 2, rue Amélot, Paris.

SEINS Développement-fermeté. Vous vous fâchez d'avoir demandé brochure gratuite illustrée. Ecrivez Dr Institut Biologique, 36, Rue Notre-Dame-Lorette, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demand. les 6 catal. illustr. réunis 1909. Nouv. trucs, farces, attrapes, tours de physique, librai. sorcell., magie, chansons, art. utiles, etc. Envoi gratuit. Maison G. Rigollet, 23, rue St-Sabin, Paris.

Ne Toussez plus !
LE RHUMICIDE
au **MIEL de PIN**
La toux la plus opiniâtre cède à l'emploi de ce délicieux bonbon.
Exigez le nom **RHUMICIDE** sur chaque bonbon.
Chez Confiseurs et Épiceries. Dépôt G^{ral} : 1, Cloître St-Merri, Paris.

Comptoir Général d'Horlogerie
FONDÉ EN 1854 — **BESANCON** (Doubs)
GRANDE FABRIQUE de MONTRES Vendant directement ses produits garantis sur facture.
SOIGNÉES ET DE PRÉCISION
Une des plus anciennes
La plus connue.
Envoi Franco du Grand CATALOGUE ILLUSTRÉ
Montres, Genres, Bijouterie, Pendules.

Belle Poitrine
Développement, Fermeté, Reconstitution en deux mois, par les
PILULES ORIENTALES
Bienfaisantes pour la santé - Flacon av. notice 0/35 fr.
Env. discr. J. Raté, ph^{re}, 5, passage Verdeau, Paris.
Bruxelles : Ph^{re} St-Michel. Genève : Cartier et Jorin.
Buenos-Ayres : F^{ra} Franco-Inglesa. Montréal : A. Décar.

DISTRIBUTION RECLAME DE 6000 BOURSES ARGENT
A titre de propagande pour nos articles chaque lecteur de ce journal peut recevoir une Bourse en argent extra-forte à compartiments. Envoyez cette annonce à **COMPTOIR, 23, rue St-Sabin, Paris.**

POUR MAIGRIR rien ne vaut
sans nuire à la Santé
Le THÉ MEXICAIN du D^r JAWAS
Efficacité certaine, résultat rapide. La boîte 5^{fr} franco.
Ph^{re} Vivienne, 16, Rue Vivienne, Paris et toutes Pharmacies.

ACCORDEONS !
Nous livrons en excellente qualité et à prix très réduits et engagements chacun dans son propre intérêt avant de faire des achats d'autres côtés, à demander notre nouveau catalogue, que nous envoyons gratis et franco. (Port de lettres 25 centimes).
Herfeld & Comp., à Neuenrade, No 2 (Allemagne), la plus grande des fabriques d'accordeons de Neuenrade.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. esp. SEUL
en 4 mois, beaucoup mieux qu'avec professeur.
Nouvelle Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infatigable, donne la vraie prononciation exacte du pays même, le **PUR ACCENT**.
Preuve-essai, 1 lang. fr. env. 90 c. (hors France 1 10) mandat ou timb. poste français à Maître Populaire, 13-2 r. Montholon, Paris.

OCASION EXCEPTIONNELLE
Bicyclettes neuves garanties 5 ans
15 Mois de Crédit
Dessins et descriptions gratis et franco. **Fr. 165**
Fernand CLEMENT, à Levallois-Perret (Seine)

SAGE-FEMME 1^{re} classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET, 112, r. Réaumur.**

5.000 PHONOS RECLAME
avec **Cylindres PATHE**
A titre de propagande pour nos articles, chaque lecteur de ce journal peut recevoir un Magnifique Phonographe supérieur avec cylindres **Pathé** assortis. Envoyez de suite cette annonce au **COMPTOIR, 23, rue Saint-Sabin, Paris.**

OUTILS pour AMATEURS et INDUSTRIE
MACHINES à découper, TOURS et ACCESSOIRES
FOURNITURES générales pour DÉCOUPAGE. — Catalogue illustré (plus de 1.000 fig.) contre 0/60^c. **LE MELLE, 42, R. Lafayette, PARIS**

AMIS DU RIRE demandez le gros Catalogue de 128 pages, gratis, de Farces, Attrapes — Physique, Chansons — Magnétisme — Librai. spéciale — Cartes Postales — Hygiène.
E. HELBE, 103, Faubourg Saint-Denis, Paris.

DISTRIBUTION RECLAME DE 6000 ACCORDEONS
Double soufflet, 10 Touches
A titre de propagande pour nos articles chaque lecteur de ce journal peut recevoir un Accordéon extra puissant et sonore. Envoyez cette annonce à **COMPTOIR, 23, rue St-Sabin, Paris.**

EAU DE LECHELLE
Arrête les Pertes, Crachements de Sang, Hémorrhagies intestinales, Dysenteries, etc.
PARIS, Ph^{re}, 165, Rue Saint-Honoré. — Fl. 5 fr. franco.

POUR FAIRE PONDER LES POULES
tous les jours, même par les plus grands froids de l'hiver
300 œufs par poule et par an. Dépense insignifiante.
Notice gratis. Ecr. à **Renam, 23, r. St-Sabin, Paris**

MONTRES TRIBAUDEAU
et **BIJOUX**
Franco à l'essai
1^{er} Prix Concours de l'Observatoire Besançon.
G. TRIBAUDEAU, fabricant principal à **BESANCON**.
livre directement au Public chaque année plus de 500.000 : MONTRES, CHRONOMETRES, BIJOUX, PENDULES, ORFÈVRES, REPARATIONS
PRIME à tout acheteur. Franco Tarif illustré

POILS ou DUVETS disgracieux du visage et du corps,
disparition complète. Indication de s'en débarrasser
e^{re} **15 c. ACHILLE** chimiste, 75, r. Montmartre, Paris

SAGE-FEMME Consult. de 9h à 7h. Reçois pensionnaires à (Renseigne discrètement). **M^{me} MAZE** 142, Bd MAGENTA (Gar. Nord et Est). Tél.

CADEAU à tout ACHETEUR
Demandez
l'**ALBUM ILLUSTRÉ** de MONTRES et Bijouterie du **COMPTOIR NATIONAL d'HORLOGERIE de BESANCON**
19, Rue de Belfort. — **E. DUPAS, Directeur**

DISTRIBUTION RECLAME DE 5000 MONTRES ARGENT
A titre de propagande pour nos articles chaque lecteur de ce journal peut recevoir une Montre en argent à remontoir (modèle homme ou dame) avec sa chaîne ou sautoir également en argent. Envoyez votre adresse au **COMPTOIR, 23, rue St-Sabin, Paris.**

Tout le Monde Musicien
Nous recommandons d'une manière toute spéciale
Notre Superbe
VIOLON
ENTIER
copie du Maître
"STRADIVARIUS"
est de fabrication française et nous le recommandons tout spécialement. Il est en beau vernis clair sur fond ondulé, table d'harmonie en sapin de 1^{er} choix.
Notre violon est livré avec un archet en bois d'amourette avec hausse à demi recouvrements ; un jeu de cordes de rechange, une méthode in-8^o de MAZAS, et un bâton de colophane.
Son prix extrêmement réduit : 44 fr. seulement, permet à tous d'en faire l'acquisition puisqu'il est payable
4 fr. par Mois
soit avec
11 Mois de Crédit

BULLETIN DE COMMANDE
à adresser à la Librairie des Connaissances Utiles
21, Rue du Pont-Neuf, Paris.
Veuillez m'adresser votre Violon « Copie STRADIVARIUS » avec les accessoires désignés ci-dessus, au prix de 44 francs, payable 4 fr. par mois, le premier versement payable à la réception de l'envoi, le second un mois plus tard, etc., etc. ou au comptant avec 10 % d'escompte.
Nom et Prénoms
Qualité ou profession SIGNATURE :
Adresse exacte
Le 190
La Librairie des Connaissances Utiles
envoie franco sur demande les prospectus spécial de sa merveilleuse collection des
Partitions Musicales Economiques (Piano et Chant)
400 francs de musique pour 133 fr. Payable 6/50^e par Mois.
La Collection se compose de 21 Partitions et il est offert aux souscripteurs Un Superbe Meuble pouvant les contenir.

En Vente Partout : Libraires, Marchands de Journaux, Kiosques, Gares, et chez **TALLANDIER**, éditeur, 8, Rue Saint-Joseph, Paris.

Le JEUDI DE LA JEUNESSE
commence dans son numéro du 11 Février

HISTOIRE d'UNE CLASSE DE FARCEURS
Grand roman amusant par **R. THÉVENIN**

BULLETIN D'ABONNEMENT
Veuillez m'abonner pour un an au **Jeudi de la Jeunesse**, à partir du ()
6 francs (pour la France) (que je vous envoie par mandat postal)
J'aurai droit à une prime gratuite à choisir dans la liste érolate qui me sera adressée par retour du courrier.

Nom
Prénoms
Adresse
A
SIGNATURE :
(4) Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.
Remplir, signer, détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à : **J^{us} TALLANDIER**, éditeur 8, Rue Saint-Joseph, Paris.

La plus amusante, la plus jolie des publications enfantines. — Dans chaque numéro : nombreuses histoires amusantes, 40 dessins inédits des meilleurs illustrateurs.
Récits des premiers écrivains pour la jeunesse.

10^e C^{ent}.
LE NUMÉRO
ABONNEMENT : **6 fr. par AN**
PRIME GRATUITE d'une valeur égale.

Le Petit Journal ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE
10 centimes
La plus intéressante, le mieux illustrée et la plus gai.
4 pages en couleurs
ROMANS NOUVELLES
Concours variés chaque semaine

CYCLES MERICANT
13, Av. des Moulineaux, PARIS-BILLANCOURT
Catalogue franco. **PRIX de GROS** : aux Intermédiaires
Le GÉRANT : G. LASSEUR
G. MARTY, imprimeur, 61, rue Lafayette.
Imprimé sur la machine rotative chromo-typo de **MARINON** (Ecreux Lorilleux)



ATROCE VENDETTA

Après avoir à demi assommé son ennemi, un misérable l'arrose de pétrole et tente de le brûler vif